

CHAPITRE I – Mirages

Appelez-moi Ismaël. Voici quelques années – peu importe combien – le porte-monnaie vide ou presque, rien ne me retenant à terre, je songeai à naviguer un peu et à voir l'étendue liquide du globe. C'est une méthode à moi pour secouer la mélancolie et rajeunir le sang. Quand je sens s'abaisser le coin de mes lèvres, quand s'installe en mon âme le crachin d'un humide novembre, quand je me surprends à faire halte devant l'échoppe du fabricant de cercueils et à emboîter le pas à tout enterrement que je croise, et, plus particulièrement, lorsque mon hypocondrie me tient si fortement que je dois faire appel à tout mon sens moral pour me retenir de me ruer délibérément dans la rue, afin d'arracher systématiquement à tout un chacun son chapeau... alors, j'estime qu'il est grand temps pour moi de prendre la mer. Cela me tient lieu de balle et de pistolet. Caton se lance contre son épée avec un panache philosophique, moi, je m'embarque tranquillement. Il n'y a là rien de surprenant. S'ils en étaient conscients, presque tous les hommes ont, une fois ou l'autre, nourri, à leur manière, envers l'Océan, des sentiments pareils aux miens.

Voyez votre cité sur l'île de Manhattan, ceinturée de quais comme les récifs de corail entourent les îles des mers du sud, et que le commerce bat de toutes parts de son ressac. À droite et à gauche ses rues mènent à la mer. La Batterie forme l'extrême pointe de la ville basse, dont le noble môle est balayé par les vagues et les vents frais encore éloignés de la terre quelques heures auparavant. Voyez, se réunir là, la foule des badauds de la mer !

Flânez dans la ville par une rêveuse après-midi de Sabbat. Allez de Corlears Hook à Coenties Slip, de là poussez au nord par Whitehall. Que voyez-vous ? Sentinelles silencieuses, plantées partout dans la ville, des milliers et des milliers d'hommes sont figés dans des songes océaniques. Les uns sont adossés aux pilotis, les autres assis au bout des digues, certains se penchent vers les pavois des navires de la Chine, d'autres, comme pour mieux contempler la mer, se sont hissés dans les gréements. Mais tous sont des terriens, cloîtrés toute la semaine entre des cloisons de bois ou de plâtre... rivés à des comptoirs, cloués à des bancs, courbés sur des bureaux. Comment cela se fait-il ? Les vertes prairies ont-elles disparu ? Que font-ils là ?

Mais voyez ! voici que des foules nouvelles arrivent, fonçant droit vers l'eau, destinées, semble-t-il, à un plongeon. Étrange ! Rien ne paraît devoir les satisfaire hormis l'ultime limite de la terre, une halte dans l'ombre abritée des entrepôts ne leur suffit pas. Non. Il leur faut s'approcher de l'eau d'aussi près qu'ils le peuvent sans y tomber. Et ils sont là, échelonnés sur des milles, sur des lieues. Tous venus, de l'intérieur des terres, par les sentiers et les allées,

les rues et les avenues, du nord, de l'est, du sud et de l'ouest. Ils se sont tous agglutinés là, pourtant. Dites-moi, le pouvoir magnétique des aiguilles de tous ces compas marins les a-t-il attirés d'aussi loin ?

Et encore. Imaginez que vous êtes à la campagne, dans quelque haute région de lacs. Prenez le chemin qu'il vous plaira, n'importe lequel, neuf fois sur dix, il vous amènera au fond d'un vallon près d'une flaque abandonnée par un ruisseau. C'est de la magie ! Prenez le plus distrait des hommes, absorbé dans la plus profonde des rêveries, dressez-le sur ses jambes, incitez-le à poser un pied devant l'autre, et il vous conduira infailliblement vers l'eau, pour autant qu'il y en ait dans la région. Viendriez-vous à mourir de soif dans le grand désert américain, tentez l'expérience si un professeur de métaphysique fait partie de votre caravane. Certes, chacun le sait, l'eau et la méditation vont de pair à jamais.

Mais voici un artiste ! Son désir est d'exprimer pour vous, sur sa toile, le coin de paysage le plus enchanteur et le plus romantique de toute la vallée du Saco, le plus pénétré de rêve, d'ombre et de paix. Quel est son procédé ? Là se dressent ses arbres dont chacun a un tronc creux propre à abriter un ermite et son crucifix ; là, sa prairie sommeille et son troupeau s'assoupit ; de sa chaumière, au loin, s'élève une indolente fumée. Plus loin encore, dans la distance, à travers les bois, le dédale d'un chemin grimpe et s'enroule jusqu'aux éperons des montagnes baignées d'azur. Mais bien que l'image traduise l'extase, et bien que le pin secoue ses soupirs comme des feuilles sur la tête de ce berger, tout serait vain, si le regard du pâtre n'était pas subjugué par l'eau qui coule devant lui. Parcourez la prairie de juin, vous frayant, des lieues et des lieues durant, une voie à travers les lys tigrés qui croissent à la hauteur de vos genoux – quelle est votre nostalgie ? – L'eau... il n'y a pas là une goutte d'eau ! Si le Niagara déversait une chute de sable, feriez-vous des milliers de milles pour l'aller voir ? Pourquoi le malheureux poète du Tennessee, lorsqu'il reçut soudain deux poignées d'écus, en vint-il à peser s'il s'achèterait le manteau dont il avait tristement besoin, ou s'il investirait sa fortune à accomplir un voyage à pied jusqu'à Rockaway Beach ? Pourquoi presque tous les vigoureux garçons possédant une âme saine dans un corps sain sont-ils, une fois ou l'autre, pris de la folie d'aller voir la mer ? Pourquoi vous-même, lors de votre premier voyage comme passager, avez-vous ressenti ce frémissement mystique, lorsqu'on vous a annoncé que votre navire et vous-même aviez atteint la haute mer ? Pourquoi les anciens Perses ont-ils tenu la mer pour sacrée ? Pourquoi les Grecs lui ont-ils donné un dieu distinct, le propre frère de Jupiter ? Tout cela ne saurait être vide de sens. Plus lourde encore de signification l'histoire du Narcisse qui, ne pouvant faire sienne l'image tourmentante et douce que lui renvoyait la fontaine, s'y précipita dans la mort. Cette même image nous la percevons nous-mêmes sur tous les fleuves et tous les océans. C'est le spectre insaisissable de la vie, la clef de tout.

Toutefois, quand je dis avoir l'habitude de prendre la mer chaque fois que mon regard commence à s'embrumer, quand je me préoccupe par trop de mes poumons, je n'aimerais pas qu'on en conclue que j'y vais en tant que passager. Il y faudrait une bourse, or une bourse, s'il n'y a rien dedans, n'est qu'une loque. D'autre part les passagers ont le mal de mer, deviennent hargneux, insomniaques et n'ont, en général, pas grand plaisir. Non, je ne m'embarque jamais comme passager, et bien que j'ai quelque chose du loup de mer, je ne pars jamais non plus comme Commodore, Capitaine ou Maître-coq. Je laisse à ceux qui les apprécient ces distinctions et ces titres de gloire. Pour ma part, j'abhorre tout labeur honorable, respectable, les épreuves et tribulations de quelque nature qu'elles soient. J'ai bien assez à faire à m'occuper de moi-même sans assumer la responsabilité de navires, de trois-mâts barques, de bricks, de goélettes et que sais-je encore. Quant à m'engager comme coq – bien qu'il me faille reconnaître le prestige de cet emploi, le cuisinier valant à bord un officier, d'une certaine manière –, je n'ai jamais éprouvé de penchant au rôissage des volailles... quoiqu'une fois rôties, raisonnablement beurrées, judicieusement salées et poivrées, personne ne parlera des dites volailles avec plus de respect, pour ne pas dire de révérence, que moi... C'est grâce à la passion idolâtre des Égyptiens que vous pouvez voir encore dans les fournils géants que sont les Pyramides les momies des ibis qu'ils ont rissolés et des hippopotames qu'ils ont fait rôtir.

Non. Quand je prends la mer c'est comme simple matelot de devant le mât, d'aplomb au gaillard d'avant et au sommet du mât de cacatois. À vrai dire, je reçois pas mal d'ordres, on me contraint de sauter d'espar en espar, comme une sauterelle dans la prairie de mai. Au début, cette soumission est assez déplaisante. Vous vous sentez blessé dans votre dignité surtout si vous êtes issu d'une vieille aristocratie terrienne, comme celle des Van Rensselear, des Randolph ou des Hardicanute. Combien davantage encore si, juste avant de mettre la main dans le pot à brai, vous posiez en grand seigneur parce que, instituteur de campagne, vous teniez en respect vos plus forts gaillards. Cuisant changement, je vous le garantis, que de passer de la fonction de maître d'école à celle de marin ; pour trouver le courage de sourire et de le supporter, il convient d'absorber une forte décoction de Sénèque et des Stoïques. Mais ceci même s'use avec le temps.

Si quelque vieux rat de capitaine m'ordonne de prendre un balai et de nettoyer les ponts, alors quoi ? Quel est le poids de cette humiliation, pesée, il s'entend, sur la balance du Nouveau Testament ? Pensez-vous que l'archange Gabriel aura de moi une opinion meilleure si, dans cette circonstance donnée, j'obéis à ce vieux rat avec promptitude et déférence ? Qui n'est pas esclave ? je vous le demande. De sorte que les vieux capitaines peuvent bien me donner des ordres, m'accabler de coups et de horions, j'ai la satisfaction de savoir que c'est dans l'ordre des choses, que tout un chacun est à peu près logé à la même enseigne – que ce soit sur le plan physique ou métaphysique – et que,

l'universel coup de matraque ayant achevé sa tournée, les hommes n'ont plus qu'à se frictionner mutuellement les omoplates et s'estimer contents.

Je m'embarque aussi toujours comme matelot parce que ces messieurs se font un point d'honneur de me payer pour ma peine, alors que je n'ai jamais ouï-dire qu'ils aient donné un liard à un passager. Au contraire, les passagers doivent payer. Et il n'y a pas de différence au monde plus grande qu'entre payer et être payé. Le fait de payer est peut-être le pire fléau que nous aient attiré les maraudeurs du Paradis terrestre. Mais être payé... qu'y a-t-il de comparable à cela ? C'est merveille de voir l'empressement courtois avec lequel un homme reçoit de l'argent alors que nous sommes tous fermement convaincus que l'argent est la source de tous les maux affligeant le genre humain, et qu'en aucun cas le riche ne peut entrer au ciel. Ah ! comme nous nous livrons de gaieté de cœur à la perdition !